



**HAL**  
open science

## Quitter la France : les cafés marseillais pendant l'Occupation

Sabrina Dubbeld

► **To cite this version:**

Sabrina Dubbeld. Quitter la France : les cafés marseillais pendant l'Occupation. Les Cahiers du Littoral, 2012, 14, pp.233-244. <hal-04713725>

**HAL Id: hal-04713725**

**<https://hal.science/hal-04713725v1>**

Submitted on 30 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# QUITTER LA FRANCE : LES CAFÉS MARSEILLAIS PENDANT L'OCCUPATION

SABRINA DUBBELD,  
*Université Paris X-Nanterre*

Nous vivions dans les cafés, dormions dans les cafés, écrivions des lettres d'adieux dans les cafés. Or, il arriva qu'un ami, un homme d'esprit, vint à ma table, et me confia à voix basse qu'un homme était descendu au Splendide, un certain M. Fry, un Américain qui possédait outre des liasses de dollars, une liste de personnes à sauver. « Votre nom se trouve sur la liste. Appelez-le tout de suite ».

Hans Sahl<sup>1</sup>.

Je m'assis au Brûleur de lousps. Autour de moi les gens étaient bouleversés parce qu'à midi une auto à croix gammée avait dévalé la Canebière. C'était probablement une de ces commissions qui négociaient dans l'un des grands hôtels avec des agents espagnols, italiens, vichyssois. Les gens se démenaient comme si le diable en personne s'était engouffré dans la Canebière, comme s'il pouvait emprisonner le troupeau perdu dans son enclos de barbelés. Tous étaient, je crois, sur le point de se jeter à la mer. Car il n'y avait plus de bateaux pour l'instant.

Anne Seghers<sup>2</sup>.

La Provence<sup>3</sup>, en zone libre, constitue un refuge idéal pour de nombreux artistes et intellectuels que l'armistice du 22 juin 1940 a jetés

---

<sup>1</sup> Mary Jane Gold reprend Hans Sahl, *The few and the Many*, in Marseille, année 40, Paris, Phébus, 2006, p. 217.

<sup>2</sup> Anna Seghers, *Transit*, Paris, Livre de Poche, 1995, p. 197.

<sup>3</sup> Cette recherche n'aurait pu aboutir sans le soutien et l'immense travail de certaines personnalités que j'aimerais ici chaleureusement remercier. Tout d'abord Jean-Michel Guiraud, Professeur des universités, qui a publié un livre extrêmement riche sur la vie culturelle à Marseille durant l'Occupation (Cf. Jean-Michel Guiraud, *La vie intellectuelle et artistique à Marseille à l'époque de Vichy et sous l'Occupation 1940-1944*, Marseille, Éditions Jeanne Lafitte, 1998) et qui est un spécialiste de la question. Je souhaiterais également exprimer toute

## *Quitter le France : les cafés marseillais pendant l'Occupation*

sur les routes de l'exode. Allemands antinazis, étrangers, juifs, artistes subversifs : tous espèrent quitter un pays où ils sont désormais indésirables. La situation est d'autant plus dramatique que la France s'est engagée à « livrer sur demande tous les ressortissants allemands désignés par le gouvernement du Reich et qui se trouvent en France, de même que dans les possessions françaises, les colonies, les territoires sous protectorat et sous mandats » (article 19 de la convention d'armistice). Marseille, ville carrefour, constitue souvent leur unique possibilité de départ vers l'exil<sup>4</sup>. En effet, son port est le dernier de France d'où partent encore quelques bateaux à destination des Antilles, de l'Afrique du Nord et des États-Unis. La cité phocéenne peine à recueillir tous les réfugiés<sup>5</sup>. Les hôtels affichent « complet », les gares sont prises d'assaut et les associations d'assistance sont littéralement débordées. Aussi les exilés doivent-ils se résigner à dormir là où ils le peuvent : dans les halls de gare, dans les jardins publics et même dans les squares. Outre sa situation géographique exceptionnelle, Marseille attire les intellectuels car elle est devenue un des centres les plus importants de la vie artistique du pays. Les concerts font salle comble, les bibliothèques ne désemplassent pas et

---

ma gratitude à Alain Paire, critique d'art, écrivain et galériste qui a publié de nombreuses études de fonds sur la vie artistique en Provence durant cette période sur son site Internet (<http://www.galerie-alain-paire.com>). Enfin je dois aussi rendre hommage à Jean-Claude Guillon et ses études passionnantes sur Varian Fry. Leur travail m'a guidé et permis de trouver de nombreuses références pour cette synthèse. Il faut aussi mentionner Mireille Pinseau pour son ouvrage *Les peintres en Provence et sur la Côte d'Azur pendant la Seconde Guerre mondiale*, Marseille, La Thune, 2004, ainsi que Jean-Louis Parisi, *Une ville en fuite, Marseille, 1940-1942*, Marseille, Éditions de l'Aube, 1992.

<sup>4</sup> « Je m'étais toujours demandé, au cours des derniers mois, où pouvaient bien se déverser ces rigoles, ces égouts de tous les camps de concentration, ces soldats épars, les mercenaires de toutes les armées, les profanateurs de toutes les races, les déserteurs de tous les drapeaux. C'était donc ici que cela se déversait, dans le Canal, dans la Cannebière, et par ce canal, dans la mer, où il y avait enfin de l'espace pour tous, et la paix ». Anna Seghers, *op. cit.*, pp. 55-56.

<sup>5</sup> « Marseille grouille de soldats autant que de réfugiés [...]. Toute la journée, des flots de soldats et de réfugiés entrent ou sortent de la gare Saint-Charles, montent ou descendent le boulevard Dugommier et la Cannebière, entrent et sortent des cafés et des restaurants de la Cannebière et du Vieux-Port, se ruant dans les rues comme la foule après un match de football, qui envahit les plates-formes avant et arrière des trams, pousse, bouscule, joue des coudes. Mais tout cela sans bruit, épave vivante déposée sur la grève par un terrible désastre ». Voir : Varian Fry, *Livrer sur demande (quand les artistes, les dissidents et les juifs fuyaient les nazis, Marseille 1940-1941)*, Marseille, Agone, 2008, p. 27. Marcel Mouloudji écrit également : « Les premiers réfugiés apparurent [...]. Par dizaines de milliers ils se répandaient dans Marseille. Hôtels et services d'accueil ne pouvaient les contenir. Ils s'entassaient partout, dormaient où ils pouvaient, stoppés dans leur fuite par cette mer Méditerranée [...]. La gare Saint-Charles était bondée ». Marcel Mouloudji *Le petit invité*, Paris, Balland, 1989, p. 200.

## SABRINA DUBBELD

les cinémas attirent une clientèle toujours plus nombreuse<sup>6</sup>. L'éditeur marseillais Jean Ballard écrit, quant à lui, dans son journal, le 24 octobre 1940 :

Marseille est devenue un lieu de passage et d'exil pour beaucoup de repliés. J'ai, le mercredi soir, jusqu'à quarante visites et plus, et toute la journée se passe à recevoir. Ma maison ne s'est pas désemplie. Nous avons pratiqué l'hospitalité la plus large vis-à-vis des Belges et des Parisiens. Le cinéma, le théâtre, errent sur les cafés du port ; les têtes connues se rencontrent à chaque coin de rue. Et Montparnasse boit son café-crème sous les espèces des éternels esthètes désargentés, des pauvres ratés de la Bohême que nous voyions jadis à Paris<sup>7</sup>.

Ce bouillonnement culturel incite de nombreux éditeurs à venir s'installer dans la ville<sup>8</sup>. Cette immigration est favorisée par une solidarité spontanée où les plus favorisés hébergent les plus démunis. C'est le cas de Jean Ballard, fondateur de la revue des *Cahiers du Sud*<sup>9</sup>, qui permet à Léon Pierre-Quint, directeur des éditions du Sagittaire, de poursuivre ses activités en mettant à sa disposition ses locaux situés non loin du Quai Rive-Neuve<sup>10</sup> sur le Vieux-Port. Jean Ballard a joué un rôle essentiel pour la littérature et les arts du XX<sup>e</sup> siècle. En effet, de nombreux artistes et écrivains, pour la plupart recherchés par le gouvernement de Vichy, publient durant toute la Seconde Guerre mondiale dans *les Cahiers*<sup>11</sup>. Surtout, ce personnage singulier a abrité plusieurs dizaines d'exilés dans ses bureaux où l'on pouvait aisément se croquer entre deux piles de revues<sup>12</sup>. Il

---

<sup>6</sup> Pour en savoir plus, Cf. Jean-Michel Guiraud, *op. cit.*

<sup>7</sup> Jean Ballard dans ses notes (journée du 24 octobre 1940) reprises par Jean-Michel Guiraud, *op. cit.*, p. 90.

<sup>8</sup> *Le Jour-Écho de Paris, L'Effort, L'Émancipation nationale. Le Franciste, Confidences, Le Journal de Mickey.*

<sup>9</sup> Pour en savoir plus sur l'histoire des cahiers du Sud, consulter : Alain Paire, *Chronique des Cahiers du Sud 1914-1966*, Paris, IMEC éditions, 1993 et « Cat expo » *Jean Ballard et les cahiers du Sud* (centre de la Vieille Charité, Marseille, 1993).

<sup>10</sup> Le quai Rive-Neuve à Marseille se nomme d'ailleurs maintenant cours Jean Ballard.

<sup>11</sup> *Les Cahiers du Sud* ont d'ailleurs publié des œuvres de nombreux écrivains qui comptent parmi les plus grands du XX<sup>e</sup> siècle : Henri Michaux, Paul Eluard, Benjamin Perret, Michel Leiris, Antonin Artaud...

<sup>12</sup> Jean Malaquais, dans *Journal du métèque*, raconte : « Négocié la ligne de démarcation à plat ventre. Sur quoi périple harassant jusqu'à Marseille. Jean Ballard, qui m'avait publié dans ses *Cahiers du Sud*, change de couleur lorsque je lui demande s'il peut m'héberger ; puis, tout de même, me passe avec force recommandations, la clef du local où niche sa revue : je ne dois pas allumer, pas faire de bruit, pas actionner la chasse d'eau, parce que, enfin, vous comprenez...

## *Quitter le France : les cafés marseillais pendant l'Occupation*

n'hésite pas à les aider dans toutes leurs démarches administratives ; André Gide se souvient :

Ces derniers jours à Marseille m'ont claqué. Tant d'heures à courir de bureau en bureau pour obtenir des visas, estampilles et tampons nécessaires ; eussé-je été seul, je crois bien que j'aurais renoncé. Mais le très obligeant Ballard, m'accompagnait partout, me surveillait, palliait mes défaillances, oublis ou distractions. Au dernier moment, et déjà par-delà les adieux, il revient m'avertir que j'ai omis d'enregistrer ma malle : il faut en hâte redescendre à terre, courir à travers de fantastiques locaux. Tout cela est très Kafka. [...] Sentiment de ne pas encore « être en règle ». S'il fallait autant de formalités pour mourir...<sup>13</sup>.

Dès la déclaration de guerre, Marseille compte de nombreux actes de résistance. En particulier, afin de venir en aide aux artistes en difficulté, la comtesse Lily Pastré crée l'association « pour que l'espoir vive » et Varian Fry met en place le « comité américain de secours » (C.A.S). Fille du comte Jean Pastré et de la baronne Double de Saint Lembert, la comtesse dispose alors d'une fortune considérable. Elle est propriétaire d'un hôtel particulier situé rue Paradis et d'un château dans le quartier de la Pointe-Rouge. Pendant les conflits, elle loge en permanence une quarantaine d'artistes qui sont majoritairement d'origine israélite. Ils s'appellent Luc Dietrich, Joséphine Baker, Francis Poulenc, Rudolf Kundera, Christian Bérard, André Masson... Ce dernier réside dans un pavillon individuel appartenant à la famille Sanderval, des amis de la comtesse. Rudolf Kundera, lui, occupe un petit bâtiment individuel au fond du parc. Les concerts et représentations théâtrales scandent la vie quotidienne<sup>14</sup>. Quant au comité américain de secours<sup>15</sup>, il voit le jour à New-York à

---

Je comprends, je comprends. Le local donne sur le Vieux-Port, au dernier étage d'un entrepôt, inoccupé ce me semble ». Jean Malaquais, *Journal du métèque*, Paris, Phébus, 1997, p. 244.

<sup>13</sup> André Gide, *Journal*, Paris, Gallimard, 1996-1997, p. 810. Texte écrit le 5 mai 1942 à 10 heures selon les annotations.

<sup>14</sup> Par exemple : « Dans la nuit du 27 juillet 1942, la comtesse offre dans les jardins de Montredon, en une représentation unique, une féerie : *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, dont les bénéfiques vont à son association. Les décors sont de Christian Bérard assisté de Ira Belline, nièce de Stravinsky, la musique de Jacques Ibert [...] ». Lire : Mireille Pinsseau, *op. cit.*, p. 19.

<sup>15</sup> Pour une histoire plus précise du CAS, consulter : Daniel Bénédict, *La filière marseillaise*, Paris, Clancier, 1984 ; Varian Fry, *Livrer sur demande...*, *op. cit.* ; Mary-Jane Gold, *(op. cit. : Marseille, année 40*, Paris, Phébus, 2006) Cf. note 1 ; Bernard Noël, *Marseille – New York*, Marseille, André Dimanche, 1985 ainsi que la préface de Charles Jacquier « Une leur vive dans la nuit » in Varian Fry, *Livrer sur demande...*, *op. cit.* ; et les actes du colloque « Varian Fry, du refuge à l'exil » (19 et 20 mars 1999 à l'hôtel de département à Marseille), sous la

## SABRINA DUBBELD

l'initiative du romancier allemand Thomas Mann en juin 1940. Eleanor Roosevelt, Albert Einstein et Hermann Broch témoignent immédiatement de leur soutien à cette organisation qui se propose de porter assistance aux intellectuels européens en danger. Ils dressent ensemble et à la hâte une première liste sur laquelle figurent deux cents personnalités à sauver. C'est Varian Fry, journaliste, qui est chargé de cette mission secrète, bientôt surnommée l'opération « Mouron écarlate ». Il arrive à Marseille le 13 juin 1940. Finalement, le comité américain de secours aidera et favorisera le départ de plus de deux mille intellectuels.

Ainsi, de 1940 à 1942, de nombreuses personnalités du monde des arts et des lettres séjournent à Marseille : André Breton, Blaise Cendrars, Roland Dorgelès, Max Ernst, André Gide, Marcel Duchamp, Jean Giono, Peggy Guggenheim, Joseph Joffo, Boris Kohn, Claude Levi-Strauss, Alma Malher, André Masson, Henry de Montherlant, Mouloudji, Henriette Nizan, Gérard Oury, Simone Weil, mais aussi Jacques Schiffrin, le créateur de la collection *La Pléiade*, Georges Huysmans, l'ancien directeur de l'école des Beaux-arts, etc.

Dans leurs mémoires, tous ces artistes et écrivains s'attardent sur les lieux importants de leurs périples : les cafés de cette ville, principalement ceux situés sur le Vieux-Port<sup>16</sup>, sont toujours omniprésents, jusqu'à constituer parfois la trame même du récit. Pourquoi choisissent-ils de passer leur journée dans ces établissements ? Ont-ils été le théâtre de créations majeures ?

### DES CAFÉS, ENTRE VIE DE BOHÈME ET RÉSISTANCE

Plusieurs causes expliquent que les témoins accordent une telle importance à ces établissements en ces temps troublés. En premier

---

direction de Jean-Marie Guillon publié chez Actes Sud en 2000. Jean-Michel Guiraud a fondé l'Association Varian Fry France qu'il faut absolument contacter pour toute question sur le sujet.

<sup>16</sup> « Fort curieux sont les bars du Vieux-Port. Ils se serrent les uns contre les autres comme s'ils étaient solidaires les uns des autres. D'une façon générale, l'étranger ne connaît que les établissements du quai des Belges ». Louis Blin, *Marseille inconnue*, Marseille, Édouard Aubanel éditeur, 1941, p. 141.

## *Quitter le France : les cafés marseillais pendant l'Occupation*

lieu, ils permettent de retrouver, quelques instants encore, le charme de la vie de bohème perdue sur les routes de l'exode. Ainsi, Marcel Mouloudji, compositeur français, écrit dans *Le petit invité* :

J'abandonnai mon uniforme de chasseur et pris gîte dans les cafés du Vieux-Port parmi les habitués du Flore et les Deux Magots, constamment sectaires, agglutinés en clans hermétiquement fermés les uns aux autres. Un changement dans le groupe Prévert ; ils parlaient de travailler ! Moi, repris par le charme de la vie d'artiste, je farniais sur les terrasses, heureux d'avoir réintégré mon petit monde d'avant-guerre<sup>17</sup>.

De même, André Breton, qui est arrivé avec toute sa famille à Marseille en octobre 1940<sup>18</sup>, tente de recréer un nouveau cercle surréaliste. Il loge à la fameuse villa Air Bel<sup>19</sup>, également nommée « Château Espère-Visa ». Cette dernière a été louée par Daniel Bénédite, un des membres les plus actifs du Comité américain de secours. André Breton a choisi un bar du Vieux-Port, le Brûleur de Loups, en « raison de son drôle de nom », pour reconstituer l'ambiance qui régnait avant-guerre dans les cafés parisiens où les surréalistes avaient l'habitude de se retrouver. Daniel Bénédite confie : « Tous les dimanches après-midi, c'est la fête à Air Bel. André y a reconstitué un cercle surréaliste et on voit arriver, en bande, les peintres qui, depuis la débâcle, ont transféré leur quartier général des 'Deux Magots' au 'Brûleur de Loups'<sup>20</sup> ». Par ailleurs, c'est dans les cafés qu'il est encore possible de se procurer quelque denrée comestible. En effet, Marseille souffre terriblement des difficultés de ravitaille-

---

<sup>17</sup> Marcel Mouloudji, *op. cit.*, pp. 203-204.

<sup>18</sup> Après son séjour à Salon de Provence puis à Martigues, Mireille Pinsseau explique : « Depuis des mois, avec d'autres amis, Hemingway poussait André Breton à quitter 'l'Europe aux cents parapets' devenue dangereuse. Mais Breton ne se résolut à quitter la France qu'à la dernière extrémité, après l'entrée des Allemands à Paris, et la signature de l'Armistice. Rendu à la vie civile au début de juillet, il décida de quitter la capitale pour la zone libre, rejoignit Pierre Mabille à Salon-de-Provence pendant l'été 1940, puis le suivit aux Martigues avant de s'installer avec sa femme Jacqueline Lamba et sa fille à Marseille ». Consulter : Mireille Pinsseau, *op. cit.*, p. 63.

<sup>19</sup> Voir le récit de Daniel Bénédite au sujet de la location de la Villa Air Bel (Daniel Bénédite, *op. cit.*, pp. 54-59) ainsi que celui de Mary-Jane Gold (Mary-Jane Gold, *op. cit.*, pp. 287-294). Elle était située 63 avenue Jean-Lombard à La Pomme dans la banlieue marseillaise.

<sup>20</sup> Daniel Bénédite, *op. cit.*, p. 125.

## SABRINA DUBBELD

ment<sup>21</sup>. Sans recourir au marché noir, il est impossible de s'alimenter correctement ; l'écrivain Joseph Joffo rapporte dans *Un sac de billes* :

Ici, le plus dur, c'était la nourriture, il n'y avait plus rien. Sur les marchés de la rue Longue, derrière les Réformés, à la Plaine, on ne trouvait plus que des courgettes, les gens faisaient la queue pour la salade et les topinambours étaient pris d'assaut<sup>22</sup>.

Surtout, devant le blocage provisoire des communications terrestres et maritimes<sup>23</sup>, c'est dans les bistrotts que les réfugiés peuvent échanger les dernières nouvelles<sup>24</sup>, se rencontrer secrètement et organiser leur évasion. Ainsi, dans *Journal d'une longue nuit, carnet de route de deux Français moyens*, Marthe et Pierre Massenet écrivent qu'« ayant besoin de protection, pour clore le mois, [ils] déjeunent chez Basso<sup>25</sup> », café-restaurant situé quai des Belges. De même, les membres du comité américain de secours officient principalement dans les cafés. Ainsi, ils se rendent régulièrement à l'hôtel-bar *Le Mistral*, situé sur la corniche du Prado, devenu le repère de nombreux intellectuels en exil<sup>26</sup>. Les réunions du comité se tiennent régulièrement au Pélican<sup>27</sup> à côté de l'ambassade américaine ou chez

---

<sup>21</sup> « Marseille commençait à souffrir des difficultés de ravitaillement et notre soupe devenait de jour en jour plus claire (mais, en comparaison des pois chiches de Gurs, nous la trouvions toujours délicieuse) ». Lisa Fittko, *Le chemin des Pyrénées, Souvenirs 1940 1941*, Paris, Maren Sell et Cie éditions, 1987, p. 132. D'origine juive, Lisa Fittko s'enfuit de Berlin en 1933 à cause de son engagement anti-fasciste. Son exil la conduit à Marseille où elle aide des exilés à s'enfuir, en les faisant passer par les Pyrénées. Elle a participé et aidé le centre américain de secours fondé par Varian Fry.

<sup>22</sup> Joseph Joffo, *Un sac de billes*, Paris, Le livre de poche, 2010, p. 87.

<sup>23</sup> « Le nombre de départs était passé de 37408 voyageurs sur 390 bâtiments, en avril 1940, à 135 008 sur 406 navires au mois de mai. Vague de courte durée, puisque les chiffres s'effondraient, en juin, à 6363 passagers sur 279 bâtiments ». Jean-Michel Guiraud, *op. cit.*, p. 92.

<sup>24</sup> « Chez eux, dans les rues ou les cafés, c'est d'abord par la presse et la radio qu'anciens et nouveaux Marseillais apprendront les nouvelles. Y compris, atterrés ou soulagés, cette demande d'armistice où un vieillard cacochyme et factieux brut bon de 'faire don de sa personne' à la France ». Jean-Louis Parisis reprend Marcel Mouloudji, *op. cit.*, p. 22.

<sup>25</sup> Propos de Marthe et Pierre Massenet repris par Jean-Louis Parisis, *op. cit.*, p. 45.

<sup>26</sup> « Herthka répondit qu'elle savait effectivement où il habitait : à la Pointe-Rouge, au bar Mistral, qui surplombait la mer sur la corniche du Prado, avec et d'autres personnes, qui pour la plupart se trouvaient sur la liste de Fry. On aurait presque pu dire que c'était une bonne aubaine ». Mary-Jane, Gold, *op. cit.*, p. 195.

<sup>27</sup> « En sortant j'avisai sur ma gauche un store bleu dont les lettres jaunes et brillantes indiquaient Café du Pélican. L'établissement avait l'air très accueillant. Je m'assis à la terrasse, à

## *Quitter le France : les cafés marseillais pendant l'Occupation*

Basso<sup>28</sup> non loin de la préfecture. Par ailleurs, c'est Charles<sup>29</sup>, le barman du café de la Daurade [fig. 2]<sup>30</sup> qui trouve, pour un prix raisonnable, les « planques » les plus sûres. Il leur fournit également des cartes permettant l'embarquement des réfugiés dans le port de Marseille et leur débarquement en Afrique<sup>31</sup>. Il a donc joué un rôle important dans la réussite de nombreuses opérations<sup>32</sup>. Varian Fry et Daniel Bénédite<sup>33</sup> restent fréquemment après la fermeture du rideau de fer et sont très souvent rejoints par des agents secrets britanniques<sup>34</sup>. Les cafés, lieux publics par excellence, constituent un point de rendez-vous idéal pour le fileur qui souhaite écouler en toute discrétion de faux-papiers. Daniel Bénédite raconte :

---

l'ombre des platanes et, tout en faisant rouler le gravier sous mes pieds, je rassemblai mes esprits. Je n'avais pas vraiment envie de rentrer aux États Unis ». *Ibidem*, p. 120.

<sup>28</sup> « Voyons-nous tous chez Basso dans une demi-heure pour l'apéritif » (*Ibid.*, p. 205), « Dès que j'eus recouvré la santé et que je me sentis prête à reprendre mon travail, Miriam et Hermant me donnèrent rendez-vous un après-midi chez Basso, afin de me parler de la personne que je devrais recevoir le jour suivant ». *Ibidem*, p. 257.

<sup>29</sup> « Spécialiste de la contrebande, entre autres activités illicites, Charles a été le seul gangster marseillais qui se soit constamment montré correct avec nous. Il ne 'travaillait' pas bénévolement certes, mais il ne joua jamais de mauvais tours », précise Daniel Bénédite, *op. cit.*, p. 178.

<sup>30</sup> Établissement situé rue Fortia.

<sup>31</sup> « Charles [...] joue un rôle important dans une nouvelle stratégie [...] mais l'influence de Guérini s'arrêtait à la passerelle. Fry engagea Pacciardi et Lussu, deux socialistes italiens pour faciliter le transit en Afrique du Nord ». Mary-Jane Gold, *op. cit.*, p. 355.

<sup>32</sup> Daniel Bénédite raconte : « Murchie répugnait à envoyer ses hommes en Espagne où ils étaient généralement internés au camps de Miranda de Ebro. [...] Charles, de son côté, connaissait le port comme sa poche et utilisait un certain nombre de navigateurs. Moyennant des versements variant de 3 000 à 8 000 francs, selon les risques et la longueur du parcours, il faisait embarquer les hommes qu'on lui confiait comme passagers clandestins sur des cargos à destination de Beyrouth, Alger, Oran ou Casablanca. Murchie croyait qu'ainsi ses ressortissants pouvaient facilement gagner les pays sous contrôle anglais, la Palestine, l'Égypte ou Gibraltar. Quoiqu'il en soit, au pire ils risquaient l'internement une fois arrivés de l'autre côté de l'eau. Ce n'était pas trop mal pensé : tous ceux dont la tentative d'évasion fut écourtée ont été libérés par le débarquement allié en Afrique du Nord. S'ils étaient restés à Marseille, ils auraient fini par être envoyés en Allemagne. Les Anglais avaient été, on peut le dire, de bons cobayes. Cette filière servait également à Lussu pour ses amis de Giustizia et Liberta, et nous pouvions l'utiliser pour les réfugiés jeunes, courageux, et persécutés par la police ; en les munissant de faux papiers français on réduisait même les risques d'internement. On pouvait, en tout cas, tenter le coup, quand il y avait urgence et la « combine Charles » me paraissait moins « aléatoire ». Voir : Daniel Bénédite, *op. cit.*, p. 178.

<sup>33</sup> « Le soir, après avoir dîné à la Dorade, nous nous sommes, Varian et moi, installés dans l'arrière-salle du restaurant, le rideau de fer une fois tiré. Vers 11 heures, la porte de derrière s'ouvre... ». Lire : *Ibidem*, p. 459.

<sup>34</sup> Consulter : Mary-Jane Gold., *op. cit.*, p. 355.

## SABRINA DUBBELD

Deux problèmes restaient entiers – et lancinants – celui des passeports pour ceux qui n'en avaient pas ou qui n'osaient pas voyager sous leur véritable identité, et celui des visas puisque les Américains persistaient dans leur politique de restriction.

Le premier fut en partie résolu par l'intervention spontanée de Frédéric Drach. Vers la fin de novembre, je reçois au bureau un mystérieux appel téléphonique : « Je ne connais pas M. Fry mais je pense présenter pour lui un certain intérêt. Si vous voulez me rencontrer – ce qui ne vous engage à rien – venez ce soir à 22 heures dans l'arrière-salle du café Z ... cours Belzunce »

« - Comment vous reconnaîtrez-vous ? »

« - Facilement, je serai le seul consommateur ».

Effectivement, à l'endroit et à l'heure dits, il n'y a qu'un petit homme attablé dans une demi-obscureté devant un verre de pastis<sup>35</sup>.

Enfin, à la fermeture du comité<sup>36</sup>, c'est encore dans un café, celui jouxtant le 18 boulevard Garibaldi que le personnel s'installe afin d'intercepter tout visiteur qui se présente à la circonscription. Les réfugiés sont redirigés vers des comités amis.

### DES BARS DU VIEUX-PORT

Les bars du Vieux-Port deviennent rapidement le lieu de prédilection des intellectuels qui se retrouvent principalement au Mont Ventoux, au Brûleur de Loups et au Cintra, trois établissements disposés les uns à côté des autres quai des Belges [fig. 3]. Jean-Louis Parisis écrit dans son ouvrage *Une ville en fuite Marseille 1940-1942* : « Le Cintra, le Brûleur de Loups, le Mont-Ventoux : les voilà les trois lieux mythiques où tout ce que Marseille compte alors de vrais et de faux artistes, de beaux-parleurs et de militants, de dilettantes et d'activistes se croise et se recroise dans un incessant et bruyant va-et-vient<sup>37</sup> ».

---

<sup>35</sup> *Ibidem*, p. 100.

<sup>36</sup> Le 31 juillet 1941, la police française lance un avis de recherche à l'encontre de Varian Fry. Un mois plus tard, il est convoqué à la préfecture où il apprend son expulsion du territoire national. Le 6 septembre, il quitte la France. Son départ n'entraîne pas la fermeture immédiate du CAS qui se réorganise immédiatement. Jean Gemähling devient responsable officiel de l'organisation jusqu'à son arrestation le 25 novembre 1941. C'est Daniel Bénédite qui prend alors le relais jusqu'à son arrestation en juin 1942.

<sup>37</sup> Jean-Louis Parisis, *op. cit.*, p. 54.

## LE MONT VENTOUX

C'est au Mont Ventoux que se rendent très régulièrement de nombreux écrivains, parmi lesquels Anna Seghers. Dans son roman *Transit*, paru en 1944, elle raconte son exil et son séjour dans la cité phocéenne<sup>38</sup>. Cette brasserie tient une place privilégiée dans la trame du récit<sup>39</sup>.

## LE « BRÛLEUR DE LOUPS »

Les loups sont des poissons de mer à la chair très fine que l'on peut pêcher à la ligne. Très appréciés des Méditerranéens, ils peuvent être dégustés pochés, braisés, en pièce froide ou encore grillé au fenouil. À cette époque, « le Brûleur » est le plus célèbre café marseillais

---

<sup>38</sup> Anna Seghers quitte Marseille le 23 mars 1941 à bord du Capitaine-Paul-Lemerle.

<sup>39</sup> Anna Seghers écrit : « Je m'attablai au Mont-Ventoux. Je fréquentais maintenant ce café quatre ou cinq fois par semaine ». Voir : Anna Seghers, *op.cit.*, p. 113). « Je pensais donc, ce jour-là, aux circonstances de son départ et à mon propre séjour. Le café du Mont-Ventoux est à l'angle de la Cannebière et du quai des Belges. [...] Entre le comptoir et moi, il y avait deux tables. À l'une d'elles était assise une petite bonne femme aux mèches pendantes, qui s'attablait toujours à la même heure, mettait toujours sa chaise de travers, et racontait la même histoire à tout le monde, avec des yeux pleins du même effroi : comment elle avait perdu son enfant, pendant l'évacuation de Paris » (*Ibidem*, p. 114) ; « La partie du café où nous étions installés donnait sur la Cannebière. De ma place, j'embrassais du regard le Vieux-Port. Une petite canonnière était ancrée devant le quai des Belges. Ses cheminées grises se dressaient derrière la rue, parmi les sveltes mâtures des barques de pêche, au-dessus des têtes des gens qui remplissaient de fumée et de bavardage le Mont-Ventoux. Le soleil d'après-midi brillait au-dessus du fort. Le mistral avait-il recommencé ? [...] Ils jacassaient tous, sans arrêt, parlant de transits, de passeports périmés, des eaux territoriales et du cours du dollar, et encore et toujours u transit. Je voulais me lever et partir. Ça m'écœurait » (*Ibidem*, pp. 116-117). « Je me sentais dupé, séquestré, avec tous les démons qui, ce soir-là, peuplaient le Mont-Ventoux [...] Soudain, mon cœur se mit à battre. C'est lui qui avait su, avant mes yeux, qui venait d'entrer. Elle arrivait en courant, comme hier. [...] Elle fouilla du regard tout le Mont-Ventoux, allant de table en table. Elle revint près de moi, pâle de désespoir » (*Ibidem*, pp. 125-125). « Presque défaillant, j'entraï au Mont-Ventoux pour reprendre haleine. Dès que je pus voir clair, j'aperçus la femme » (*Ibidem*, p. 147), « Je m'assis au Mont-Ventoux pour examiner la situation. Je n'avais encore rien mangé, et je n'avais plus d'argent pour acheter quelque chose. Je bus un peu. Donc, le chemin de l'Espagne nous était interdit à tous les trois : au mort, à moi, et au médecin » (*Ibidem*, p. 270), « Je croyais déjà qu'elle avait disparu dans la foule, quand elle entra au Mont-Ventoux. Cette fois-là, contrairement à son habitude, elle ne cherchait pas. [...] J'étais heureux qu'elle fut là, même sans me chercher, heureux qu'elle vécût, qu'elle vécût encore » (*Ibidem*, p. 273) etc.

puisque tous les intellectuels aiment à s’y retrouver. André Breton, le « pape du surréalisme », y trône, entouré de sa cour : Marcel Duchamp, Consuelo de Saint-Exupéry, Jacques Hérold, Victor Brauner ainsi que Wifredo et Helena Lam. Quant à l’écrivain Jean Malaquais, qui fréquente quasi-quotidiennement cet établissement, il se souvient avoir joué plusieurs parties d’échecs avec Marcel Duchamp. D’origine juive, inscrit sur les listes du comité américain de secours<sup>40</sup>, cet auteur attend lui-aussi des visas afin de quitter le pays au plus vite. C’est Justin O’Brien, professeur de littérature française à l’université de Columbia et traducteur du journal d’André Gide, qui est son « benefactor ». Lorsqu’il arrive à Marseille en 1941, Jean Malaquais loge quelques jours chez Jean Ballard avant de trouver refuge chez Jean Giono. Il ne partira au Mexique qu’un an plus tard, en octobre 1942, grâce à l’aide<sup>41</sup> du consul mexicain Gilberto Bosquez et de Daniel Bénédicté, alors directeur du CAS. Outre son journal intime qui relate avec précision son errance, il rédige durant ces années-là un roman intitulé *Planète sans Visa*. Il s’agit d’une fiction qui se déroule à Marseille en 1942. On reconnaît aisément certains lieux de l’époque : ainsi le « Fier chasseur » n’est autre que le Brûleur de loups.

La notoriété du Brûleur s’explique également par sa situation géographique exceptionnelle. Implanté face aux Vieux-Port, il est possible, depuis la terrasse, de surveiller tous les bateaux au départ et à

---

<sup>40</sup> Jean Malaquais écrit : « Rue Grignan, le Comité d’aide aux intellectuels [...]. Tout au long des marches, du rez-de-chaussée au deuxième étage, foule polyglotte en quête de salut. Trois heures d’attente. Ébaubi d’apprendre que oui, mais oui, on y a une fiche me concernant. Une jeune femme, toussant et s’esclaffant dans le même souffle, paraît ravie de me voir. C’est que l’on ne savait où me joindre, ni seulement si j’étais en vie ». Jean Malaquais, *Journal de guerre*, Paris, Phébus, 1995, p. 245.

<sup>41</sup> « Je cavale après les successeurs clandestins – dont Daniel Bénédicté – de l’organisation Varian Fry. Oui oui notre passage de Lisbonne à Vera Cruz sera assuré mais faut-il nos visas de sortie, plus ceux de transit par l’Espagne et le Portugal ». Jean Malaquais, *ibid.*, p. 325. « 3 juin : Bénédicté pense que nous pourrions tenter notre chance via un pays de l’Amérique centrale. Avec nos visas d’immigrations mexicains, la chose n’est pas infaisable ». *Ibidem*, p. 325. « 6 juin : Gilberto Bosquez à qui je demande son avis, trouve la chose à tout à fait réalisable. Bien plus il s’offre à nous faciliter l’obtention de nos visas de transit par l’un ou l’autre des pays en questions ». *Ibidem*, p. 325 « 24 juin Gilberto Bosquez nous a obtenu des visas de transit ... vénézuéliens. ‘Y viva Mexico’ 14 septembre ». *Ibidem*, p. 327. « Du coup, oui nous les avons les visas espagnols ! ». *Ibidem*, p. 330.

## *Quitter le France : les cafés marseillais pendant l'Occupation*

l'arrivée<sup>42</sup>. En outre, les locaux des *Cahiers du Sud* et des éditions du Sagittaire sont à quelques minutes de marche seulement. L'écrivain René Daumal, qui réside à Marseille depuis le mois de septembre 1940, écrit d'ailleurs à Émile Dermenghem le 17 octobre :

Les mercredis de six à huit des *Cahiers du Sud* sont très fréquentés : Marseillais et Parisiens. Beaucoup (et même trop) de gens de connaissance sont ici ; une bonne partie du café du Dôme s'est installée, sans changement autre, dans un café du Vieux Port [le Brûleur]<sup>43</sup>.

Ainsi, Jean Ballard et André Breton se rencontrent-ils là afin de discuter de leurs collaborations littéraires futures. Selon Alain Paire<sup>44</sup>, l'éditeur « sollicite [l'artiste] en 1941 pour le sommaire d'un numéro spécial qu'il prépare à propos du Génie d'Oc »<sup>45</sup>. Les deux hommes avaient déjà eu l'occasion de travailler ensemble à plusieurs reprises. En effet, un an plus tôt, Jean Ballard avait publié le poème *Pleine Marge*, rédigé par André Breton lors de son séjour à Martigues en 1940. Durant ces années-là, l'inspiration du poète est féconde. En 1940, il écrit *l'Anthologie de l'humour noir*, texte immédiatement interdit par le gouvernement de Vichy. Quelques mois plus tard, à la villa Air-Bel, il commence le poème *Fata Morgana*, également censuré. Ce dernier aurait dû paraître aux éditions du Sagittaire mais le manuscrit revient avec la mention « [publication] différée jusqu'à la conclusion définitive de la paix »<sup>46</sup>.

Enfin c'est dans ce café que le comédien Sylvain Itkine, sa sœur Georgette Gabai et son frère Lucien, chimiste, ont l'idée de créer Croques fruits, friandises très nutritives composées principalement de dattes dénoyautées et de pâtes d'amandes. Ils créent une coopéra-

---

<sup>42</sup> « J'entrai aussitôt dans le prochain café. Qu'aurais-je bien pu faire ? Le café s'appelait Au Brûleur de Loups ... Il y a parfois de vrais Français au Brûleur de Loups. Ils parlent non de visas, mais de combines raisonnables. J'entendis même qu'on mentionnait un certain bateau pour Oran ». Anna Seghers, *Transit, op. cit.*, p. 156.

<sup>43</sup> René Daumal, *Correspondance* (tome 3), Paris, Gallimard, p. 204.

<sup>44</sup> Alain Paire a écrit plusieurs articles passionnants sur son site Internet <http://www.galerie-alain-paire.com> (février 2011) qui traitent de Marseille et de la région provençale durant les années 40 : « au Brûleur de loups », « André Breton et Claude Lévi-Strauss, Marseille / New York », « Franz Hessel / Walter Benjamin : camp des milles, Marseille et Sanary », etc.

<sup>45</sup> Cf. « Au Brûleur de loup », *Ibid.*

<sup>46</sup> Pour en savoir plus, voir : Her de Vries, *Les premières éditions de Fata Morgana*, éditions Brumes blondes du bureau de recherche surréalistes en 2007.

tive agricole<sup>47</sup> et embauchent de nombreux employés afin de faire face à l'importante demande qui ne cesse de croître puisque les Marseillais peuvent s'acheter ces confiseries sans carte d'alimentation. Plusieurs groupes de sept personnes se relayent deux fois par jour pour effectuer le travail qui consiste à broyer, mélanger, enrouler, couper et emballer la matière première. En moyenne, il est possible de réaliser plus de mille friandises par heure. Chaque croque-fruitier perçoit le même salaire, quatre-vingt francs par jour, ce qui lui permet de vivre aisément en ville même s'il loge à l'hôtel. Le nombre de salariés ne cesse d'augmenter et l'équipe compte jusqu'à deux cents travailleurs. Cette initiative permet à bon nombre d'intellectuels de trouver les fonds nécessaires à leur subsistance. La tâche est simple et l'ambiance chaleureuse. Parmi ceux qui participent à l'aventure « Croque Fruits », on compte par exemple Lila et Jean Ferry, Gilberg Lely, Fabien Loris, Jean Malaquais, Jean Mercure, Barbara et Léo Sauvage, Oscar Dominguez, Jacques Hérold, Benjamin Perret, etc. Plus qu'une entreprise, l'initiative est destinée à aider des hommes en difficulté et soutenir les réseaux de résistance. Francis Crémieux, journaliste et écrivain français ayant résisté dans le Sud de la France, écrit que Croque Fruits a offert « une inappréciable couverture sociale, en l'espèce un statut de représentant en confiserie, permettant de justifier vis à vis de la police leurs déplacements. Sous prétexte de visiter les épiciers, boulangers, débits de tabac, nous pouvions nouer les fils de la Résistance, déposer les

---

<sup>47</sup> Francis Lemarque raconte : « Le Brûleur de loups, ce bistrot sur le Vieux Port est devenu mon quartier général, un second Café de Flore. Chaque soir, je viens retrouver mes copains de Paris. Fini les folies, maintenant nous nous contentons d'une tasse d'ersatz de café pour deux... la maison ne fait pas crédit. C'est déjà pas mal que le patron nous laisse occuper deux fauteuils pour le prix d'une seule consommation. C'est là qu'on dresse des plans... que l'on cherche la grande idée qui nous fera sortir de la mouise, et c'est là... qu'un soir le frère de Sylvain Itkine, qui est un chimiste très calé, nous soumet un projet qu'il étudie depuis mal de temps. 'Il faut fabriquer de la nourriture, choisir déjà pas naturel qui puisse se conserver plusieurs semaines au moins. Si vous mélangez des dattes avec des amandes broyées, vous obtenez une pâte qui ne s'abîme pas trop rapidement, à condition de ne pas attendre le déluge pour la consommer ; et puis elle présente un autre avantage, c'est qu'elle est fabriquée avec des produits qui ne sont pas encore contingentés... pour le moment'. L'idée du 'Croque-fruit' vient de naître. Elle emballe tous les copains présents à cette réunion ». Consulter : Francis Lemarque, *La mémoire qui chante*, Paris, Presses de la cité, 1992, p. 206.

## *Quitter le France : les cafés marseillais pendant l'Occupation*

paquets de tracts, prendre des contacts, tout en faisant remplir des carnets de commandes pour le Croque-Fruit »<sup>48</sup>.

### LE CINTRA

Jouxant le Brûleur de loups, le Cintra relie le Vieux-Port à la rue Beauvau. Il dispose, selon les témoignages, d'un long couloir de bois vernissé. La clientèle est pour le moins bigarrée : artistes, activistes militants, collaborateurs et même quelques truands<sup>49</sup>. Tous les témoignages soulignent l'ambiance qui y règne alors :

L'ambiance du Cintra [...] était extraordinaire. Le cinéaste Carlo Rim se souvient d'y avoir retrouvé la plupart de ses amis juifs repliés à Marseille : Jacques Schiffrin, créateur de la collection de la Pléiade, chez Gallimard, Georges Huysmans, ancien directeur des Beaux-arts, et Julien Cain, les yeux trempés de larmes, espérant un départ vers l'Afrique du Nord<sup>50</sup>.

Gérard Oury, réalisateur juif en fuite à Marseille précise :

Les premiers [les collabos en quantité] rêvant de faire coffrer les seconds [les rares gaullistes] pour activités subversives ou simplement délit d'opinion. Ca bruit, discute, paraît joyeux, ne l'est pas. Lourd le climat, graves les préoccupations. Au Cintra, tout peut arriver, même d'heureuses rencontres...<sup>51</sup>.

Ce qui fait écrire au journaliste fasciste Lucien Rebatet dans *Je suis partout*<sup>52</sup> le 30 août 1941 :

Sur le Vieux-Port, au Cintra où il coula combien plus de pastis que de porto, l'heure de l'apéritif est maintenant l'heure juive. On voit là du Juif frais comme l'œil, qui s'étire, qui se prélassé [...]. Le Cintra est le café du farniente, mais la population

---

<sup>48</sup> Francis Crémieux cité par Alain Paire, « Sylvain Itkine, 'Diable écarlate' et 'Croque-Fruits', 1908-1944 », article publié sur le site de la galerie d'Alain Paire, <http://www.galerie-alain-paire.com> [mai 2011, section choses lues, choses vues].

<sup>49</sup> Gérard Oury, *Mémoires d'éléphant*, Paris, Olivier Orban, 1988, p. 84.

<sup>50</sup> Jean-Michel Guiraud, *op. cit.*, p. 93.

<sup>51</sup> Gérard Oury, *op. cit.*, p. 84.

<sup>52</sup> Pour une histoire plus précise du journal *Je suis partout*, consulter : Pierre-Marie Dioudonnat, *Je suis partout, 1930-1944. Les maurassiens devant la tentation fasciste*, Paris, La Table ronde, 1987.

## SABRINA DUBBELD

israélite comme on dit dans les évêchés gaullisants, ne passe certainement pas sa vie dans la contemplation du pont transbordeur et du vieux fort Saint-Jean.<sup>53</sup>

N'en déplaise à Lucien Rebatet, les artistes ne se réunissent pas seulement sur les terrasses du Vieux-Port et Le Péano ainsi que le Noailles constituent également des lieux de rendez-vous de choix.

### LE PÉANO

À l'angle de la rue Fortia sur l'actuel cours Étienne d'Orves, le Péano [fig. 4] présente la particularité d'être ouvert quasiment en continu<sup>54</sup>. Depuis la débâcle, nombreux sont les artistes et journalistes qui le fréquentent assidûment. Selon Mireille Pinsseau, il se distingue des autres établissements car les rencontres y sont plus informelles : c'est un « lieu ouvert à tous où l'on parle de n'importe quoi à n'importe qui et à n'importe quel moment de la journée<sup>55</sup> ». En janvier 1944, il est racheté par Jo Paoli et son épouse. Il demeure pendant plusieurs décennies le quartier général des peintres, à tel point qu'il est souvent comparé au café de Flore, de la Coupole ou du Dôme. À la Libération, c'est dans ce lieu mythique que se réuniront les membres de l'Union des intellectuels.

### LE NOAILLES

Le café de l'hôtel Noailles [fig. 5] est situé sur la Cannebière. Depuis les années vingt, c'est là que les acteurs, comédiens, musiciens signent leur premier contrat : « c'est déjà une autre ambiance, celle du cinéma et de la chanson et les engagements s'y négocient encore au coin d'un guéridon ou d'un comptoir [...]»<sup>56</sup>. L'ambiance est

---

<sup>53</sup> Propos de Lucien Rebatet cités par Jean-Michel Guiraud, *op. cit.*, p. 93.

<sup>54</sup> Selon Mireille Pinsseau, *op. cit.*, p. 121.

<sup>55</sup> *Ibidem.*

<sup>56</sup> Louis Blin, *op. cit.*, p. 146. Il poursuit : « À la dernière minute, un artiste vient-il à être défaillant au théâtre, aussitôt, l'imprésario ou l'agent lyrique accourt au bar Noailles ; il sait, par avance, qu'il trouvera tout de suite ce qu'il faut [...]. Des artistes inconnus y viennent prendre l'atmosphère et tenter leur chance. C'est du bar Noailles que sont sortis les Rellys, les Gorlett, les Valliès, les Andrex, etc ... Chacun d'eux aurait ici son histoire ». *Ibidem.*, p. 167.

## *Quitter le France : les cafés marseillais pendant l'Occupation*

bourgeoise. L'immense salle principale, en forme de T, est tapissée de miroirs<sup>57</sup>. Dès la fin de l'après-midi, aucun siège n'est libre<sup>58</sup>. En 1930, lorsqu'ils souhaitèrent trouver des figurants pour leur film *le Chant du marin*<sup>59</sup>, le scénariste Henri Decoin et le metteur en scène Carmine Gallone ne passèrent que quelques heures au Noailles. Ce rôle perdurera sous l'Occupation. Dans son roman *rue des Bons enfants*, Patrick Cauvin y fait référence et décrit la scène suivante :

Il s'était installé depuis quatre jours à l'hôtel Noailles où il avait ses habitudes. À six heures trente, on lui apporta son petit déjeuner : orge grillée, fausse confiture, saccharine et deux tartines de pains gris où l'on distinguait des fibres de pailles broyées. Il pensait que ce devait être autrefois le menu des prisonniers. C'était d'ailleurs ce qu'ils étaient tous à présent. Il sortit du tiroir de la table de nuit un manuscrit inachevé sur l'évolution du lombric dans l'hémisphère austral. En cas de rafle et d'interrogatoire, cela pouvait lui servir d'alibi : il voyageait pour recueillir dans les musées d'histoire naturelle de la documentation concernant cet intéressant animal [...]. Lorsqu'il sortit de l'ascenseur, il vit le grand lustre du hall vibrer de toutes ses pendeloques. Le vacarme était assourdissant. Derrière le comptoir, le concierge lisait *Le Radical* avec une telle violence que ses yeux semblaient passer au travers<sup>60</sup>.

### CRÉER POUR TROMPER L'ATTENTE

Certains artistes font même des cafés un lieu de création. Ainsi, au Brûleur de Loups, Breton et ses amis réalisent différentes œuvres graphiques collectives, quelques cadavres exquis et pratiquent activement les jeux surréalistes<sup>61</sup>. C'est aussi dans ce bistrot qu'ils rencontrent les membres de la communauté artistique d'Oppède<sup>62</sup>. Cette

---

<sup>57</sup> *Ibidem*, p. 161.

<sup>58</sup> « Allez dans cet établissement, le soir, de cinq à huit, vous ne trouverez plus une chaise de libre, pas même une place devant l'immense comptoir servi par plusieurs barmen ». *Ibidem*, p. 167.

<sup>59</sup> « Le lendemain soir, dans ce même quartier du Vieux-Port, Henry Decoin embauchait des nègres et des hommes de couleur pour tourner le *Chant du marin* », *Ibidem*, p. 7.

<sup>60</sup> Patrick Cauvin, *Rue des Bons enfants*, Paris, Albin Michel, 1990, pp. 287-288.

<sup>61</sup> Pour en savoir plus sur les jeux surréalistes, lire : Jean-Paul Morel, « Les jeux surréalistes », in *O suréalismo*, São Paulo, Perspectiva, 2004, pp. 773-781.

<sup>62</sup> Pour une étude sur le groupe d'Oppède, voir l'important travail universitaire de Valérie-Anne Sircoulomb, *Le groupe d'Oppède pendant la Seconde Guerre mondiale : utopie, mythe ou réalité*, Mémoire de D.E.A d'Histoire de l'art sous la direction de Mady Manedier, Lyon II-Lumière, 1990. René Bruni mentionne également l'existence du groupe (René, Bruni, « Oppède-le-Vieux et l'âme de Saint-Exupéry », *Histoire archéologie pays d'Apt / Lubéron*, Apt,

dernière comprend de nombreux sculpteurs, architectes, peintres, fresquistes, musiciens qui œuvrent à la reconstruction de la Provence. Le lien entre ces deux foyers est assuré par Consuelo de Saint-Exupéry qui s'était installée dans le village après un bref séjour à la villa Air-Bel. Très peu d'œuvres sont réalisées durant cette période provençale, principalement en raison de l'inquiétude générale et du manque de matériaux. Les artistes se réunissent toutefois en 1941 pour travailler à la réalisation du café de l'Eden Bar [fig. 6]<sup>63</sup>, commandité par l'architecte Louis Olmeta à Bernard Zehrfuss. Ce dernier est situé 2 rue Corneille, en face de l'Opéra de Marseille. À cette adresse, on trouve aujourd'hui le « Bunny'z club », plus petite boîte de nuit de la ville. Les sculpteurs Jacques Hérold, François Stahly et Étienne-Martin ainsi que le peintre Zelman Otchakovsky travaillent de concert à sa décoration. François Stahly et Étienne-Martin<sup>64</sup> réalisent une sculpture monumentale centrale en bois polychromé qu'ils placent près du comptoir. Taillée directement dans la masse, cette sirène se prolonge alors jusqu'au plafond. Afin de donner l'illusion d'un nombre infini de visiteurs, Bernard Zehrfuss tapisse les murs et le plafond de miroirs. Quant à Jacques Hérold, il conçoit, avec l'aide de Max Ernst et de Marcel Duchamp, un comptoir de verre sous lequel rampent des scorpions. La conception de la façade extérieure est confiée à Zelman Otchakovsky. Il prépare ses croquis sur des calques transparents et débute son décor de fresques sur le thème de « L'Arbre généalogique des vins de France ». Il est pourtant contraint d'arrêter au bout de trois jours : les propriétaires des boutiques alentours n'apprécient pas du tout l'ornementation extérieure, vraisemblablement jugée trop moderne. Si l'on excepte une photographie de la façade, rien ne subsiste de ce travail. Cette commande d'une envergure exceptionnelle revêt

---

n°19-20, 1988, p. 11. Pierre Heckenroth fait de même dans son ouvrage consacré à la ville d'Oppède (Pierre Heckenroth, *Oppède en comptât Venaissin*, s. l., éditeur inconnu, 1992, 246 p.). Voir également Sabrina Dubbeld, « La genèse, le séjour à Oppède », *Étienne-Martin, un sculpteur parmi les architectes*, mémoire de master II en histoire de l'art sous la direction de Thierry Dufrière, université Paris-X, 2009 pp. 39-85.

<sup>63</sup> Pour une histoire plus complète de l'Eden Bar, voir : Sabrina Dubbeld, « L'Eden Bar de Marseille ou la vie difficile d'artistes exilés en Provence sous l'Occupation », in *Provence Historique*, n°242, octobre 2010, pp. 471-486.

<sup>64</sup> Lors de leur voyage à Marseille pour réaliser l'Eden bar, les artistes se rendent à l'hôtel Paradis Bel air (à l'angle de la rue Paradis / rue Madagascar, à côté de l'actuel Lycée Perrier). Cf. Manuscrit intime d'Étienne-Martin en date du vendredi 26 septembre 41, fonds Étienne-Martin conservé au Musée d'Art moderne de la ville de Paris, MAMVP/EM/MAN/NOT/JIN.

## *Quitter le France : les cafés marseillais pendant l'Occupation*

un caractère atypique pour l'époque. Pour autant, ce n'est pas l'unique exemple de café ayant servi de lieu de création en Provence. En effet, entre 1940 et 1944, les artistes Alberto et Susi Magnelli, Jean et Sophie Taeuber-Arp ainsi que Sonia Delaunay, réfugiés à Grasse, ont pris l'habitude de se réunir régulièrement au café Bianchi. À cette époque, ils créent des gouaches collectives où il est encore bien difficile de déterminer le tracé de chacun<sup>65</sup>. Enfin, Bernard Noël publie, dans l'ouvrage *Marseille New-York 1940-1945*, des photographies du « décor d'un café du quartier du Vieux-Port détruit en 1943<sup>66</sup> ». Peut-être a-t-il été réalisé pendant la Seconde Guerre mondiale.

Ainsi, lorsque la guerre éclate, les cafés de Marseille ne sont plus seulement des lieux de transit mais l'endroit où beaucoup d'intellectuels jouent leur vie<sup>67</sup>. Tour à tour lieu de rassemblement, de création, d'évasion, d'espoir mais aussi de désillusions et d'amertume, le café est au centre de toutes les attentions. D'autant plus qu'à partir de l'été 1942, les rafles dans les bistrotts deviennent

---

<sup>65</sup> Il est fort probable que certaines des gouaches aient été réalisées dans ce café. Voir le chapitre écrit par Claude Laugier « Le groupe de Grasse », in « Cat expo » Paris – Paris 1937-1957 arts plastiques, littérature, théâtre, cinéma, vie quotidienne et environnement, archives sonores et visuelles, photographie, (centre Georges Pompidou, Paris ; 28 mai-2 novembre 1981), Paris, musée national d'art moderne, 1981, pp. 92-96.

<sup>66</sup> Bernard Noël, *op. cit.*, p. 47.

<sup>67</sup> À ce sujet, voir le récit d'André Masson : « J'étais à ce point en colère que Breton dit un jour à sa femme : 'vous verrez qu'il nous empêchera de partir'. Je faisais des scandales dans les cafés. Je me souviens d'avoir refusé de me lever quand la radio a diffusé la Marseillaise pour clore un discours du Maréchal Pétain. Je suis resté assis et j'ai fermement étalé mon journal devant moi. [...] Le résultat ne se fit pas attendre ! Quand tout le monde se fut rassis, un monsieur caricatural, vieux colonel français m'a tapé sur l'épaule en me disant : 'jeune homme, vous étiez bien fatigué tout à l'heure, vous ne vous êtes pas levé quand on a chanté *La Marseillaise*'. J'ai sorti ma carte de mutilé de guerre et lui ai déclaré 'Monsieur, j'ai fait la dernière guerre, ce n'était pas la même que celle qui a eu lieu ces temps-ci. *La Marseillaise* est un hymne pour la liberté. Quand les français se battent contre les nazis, alors je me lèverai pour *La Marseillaise*, pas avant'. Il partit. Le public qui avait commencé à rugir se retrempait dans son chocolat [...] En franchissant la porte du café, j'ai crié : 'C'est un hymne à la soumission qu'il faut écrire pour ces gens-là !', en désignant la foule. Évidemment, l'incident s'est ébruité dans la ville. Ce n'était pas bien sûr, le genre de choses à faire à la veille d'un départ ». André Masson, *Vagabond du surréalisme*, Paris, éditions Saint-Germain-des-Prés, 1975, pp. 117-118.

## SABRINA DUBBELD

de plus en plus fréquentes<sup>68</sup> : « La situation est particulièrement mauvaise dans les grandes villes, telle Marseille, où une importante population de réfugiés est sans cesse renouvelée, ce qui met la police sur les dents et l'incite à procéder de temps en temps à des arrestations massives et soudaines dans les rues. Ce sont les rafles. On ne sait jamais quand il va y en avoir ni où. Cela peut être sur la Cannetière en plein jour, dans un café ou dans un hôtel à la nuit tombée »<sup>69</sup>, écrit Varian Fry. En fait, le commissariat aux affaires juives modifie progressivement ses réglementations afin de se conformer aux lois anti-juives allemandes<sup>70</sup>. Traqués dans les bars et les hôtels, les Juifs sont systématiquement conduits dans les postes de police afin de contrôler leur situation. L'écrivain Jean Malaquais raconte avec émotion dans son *Journal* l'une de ces rafles :

1<sup>er</sup> juin 1942 : terrasse du Brûleur [de Loups], quai des Belges. Le verre d'eau que Béata H. porte à ses lèvres prend un drôle d'angle. Son beau regard clair devient fixe. Je la sens prête à se trouver mal, lorsque j'entends derrière moi « Police ! Vérification d'identité ! Personne ne bouge ! » Je pose ma main sur la sienne, la serre à lui briser les phalanges. « Souriez. Parlez. Parlez-moi et souriez ». Il faut que je casse sa panique. Je me penche, l'embrasse sur la bouche, lui mords les lèvres à la limite du sang. Les sbires se sont partagé la besogne, ils sont quatre, ils sont trop, chacun sa rangée de guéridon, si bien que, par extraordinaire, ils manquent le nôtre<sup>71</sup>.

---

<sup>68</sup> « Au début d'avril, tous les hôtels de Marseille sont 'visités' et les Juifs qui s'y trouvent conduits dans les postes de police pour 'contrôle' de leur situation ». Daniel Bénédite, *op. cit.*, p. 224.

<sup>69</sup> Varian Fry, *op. cit.*, p. 18.

<sup>70</sup> « La législation antisémite gagnait constamment du terrain en zone dite libre. Un jour on avait appris que toute personne, française ou étrangère, ayant plus de deux grands-parents juifs devait remplir un long questionnaire et mentionner, entres autres choses, ses propriétés ou commerces et le montant de son compte en banque ; puis que l'accès des Juifs aux universités et dans les professions libérales était limité par un sévère numerus clausus. Mêmes naturalisés français, les israélites sont traités comme des étrangers indésirables ». Consulter : Daniel Bénédite, *op. cit.*, p. 224.

<sup>71</sup> Jean Malaquais, *Journal du métèque*, *op. cit.*, p. 324.

## Quitter le France : les cafés marseillais pendant l'Occupation

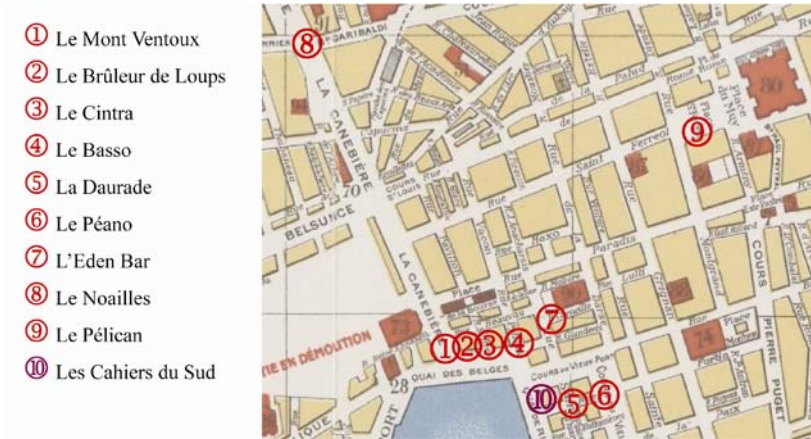


Fig. 1 : Plan des cafés de Marseille, détail d'un plan (plan d'extension et d'aménagement de la ville de Marseille) réalisé par Castel Gaston et modifié par l'auteur, 1931, Chromolithographie, musée d'histoire de Marseille



Fig. 2 : La Daurade, 8 place Fortia (en 2011)

SABRINA DUBBELD



Fig. 3 : Marseille, 1940, quai des Belges : le café du Mont Ventoux, du Brûleur de Loups et le Cintra, Archives municipales de Marseille, côte 89 Fi 219-221



Fig. 4 : Le Péano, 17 rue Fortia (en 2011)

*Quitter le France : les cafés marseillais pendant l'Occupation*



Fig. 5 : Noailles en 1907, archives municipales de Marseille 88 Fi 51

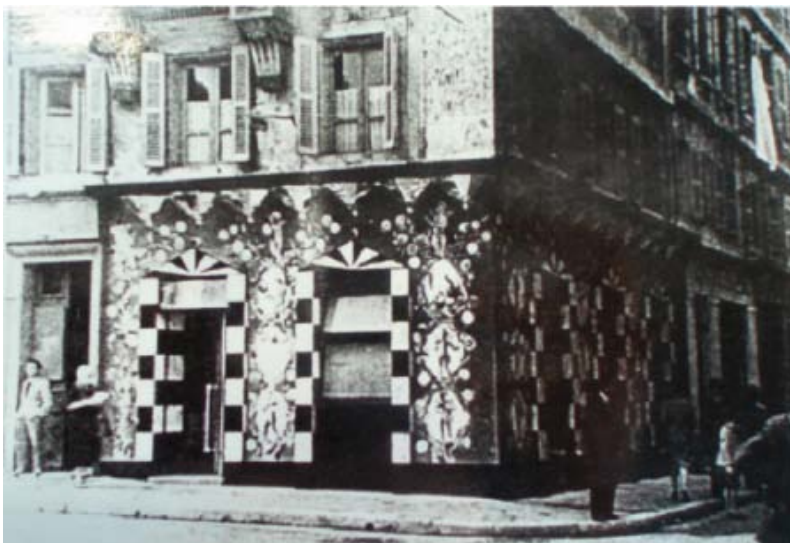


Fig. 6 : L'Eden Bar, 2 rue Corneille en 1941